

Les Burundais face aux drogues

Voice of America, 20 janvier 2018 De nombreux jeunes à Bujumbura commencent à consommer des drogues très jeunes. Pour d'autres drogues dures comme la cocaïne, des jeunes Burundais commencent à en faire usage avec des conséquences néfastes sur leur santé et leurs études. [Photo : Les membres de l'association Burundi Association of People Who Used Drugs à Bujumbura, le 13 janvier 2018. (VOA/Christophe Nkurunziza).]

Burundi Association of People Who Used Drugs a été créée l'année dernière pour combattre la consommation de drogues. Elle compte des centaines de membres qui se donnent quotidiennement pour mission d'éduquer cette jeunesse. Alain est un jeune Burundais qui consomme la drogue depuis plus de dix ans. Agé de vingt six ans et habitant un quartier de la capitale Bujumbura, il lui est vraiment difficile de se débarrasser de la consommation de la cocaïne. Mais depuis les fêtes de fin d'année, il ne consomme plus de drogue. Mais il explique à VOA Afrique combien il est dur d'abandonner. "Ça a commencé avec les problèmes de la vie. Au départ, on croit que c'est une bonne chose. Mais vous dis moi que c'est vraiment une très mauvaise chose. Il ne faut jamais y aller", raconte-il. Sortir de l'addiction Alain aime la musique qui, pour lui, est devenue un remède à la drogue avec la pratique de l'ikembe traditionnel. "Je dirais la musique, l'art en général, ça peut aider, c'est une bonne occupation. Cela aide à penser à autre chose, un peu la drogue". Richard Nininahazwe est coordonnateur de l'association burundaise qui s'occupe sur toute l'étendue du territoire public du Burundi pour la réhabilitation et l'insertion des usagers de drogues. Il reconnaît qu'il a des milliers de Burundais qui prennent de la drogue, surtout des jeunes. Richard a pris toutes les sortes de drogues douces et dures mais il a aujourd'hui abandonné cette pratique et a déjà fondé une famille. "Il y a beaucoup de jeunes qui prennent de la cocaïne. Le cannabis, c'est plus soft mais la cocaïne ça prend une ampleur grave. J'ai gravi tous les échelons par le cannabis, puis j'ai mangé par les cachets ça veut dire les pilules, après les pilules j'ai mangé le cannabis avec le tabac et la cocaïne puis j'ai pris la cocaïne à part et puis j'ai commencé à m'injecter de la drogue au Burundi", se rappelle Richard. Dans cette association de lutte contre la drogue, 643 consomment de la cocaïne. Parmi ces jeunes, 225 sont usagers de drogues injectables, selon une étude qui a été réalisée il y a quelques mois. Mais le chiffre peut avoir évolué selon l'étude menée par l'alliance burundaise contre les drogues en collaboration avec le ministère de la Santé. Sur 175 personnes en mairie de Bujumbura qui utilisent les drogues injectables, le taux de prévalence du VIH SIDA était de 10.2%, dix fois plus que le taux de 1.4 % pour le taux des gens qui vivent avec le VIH en mairie de Bujumbura. "Il faut évaluer certaines drogues" Pour Richard Nininahazwe, le combat est de longue haleine. Le charge de plaider et des renforcements des capacités institutionnelles à cette association de lutte contre l'usage des drogues au Burundi estime qu'il faut évaluer l'usage de certaines drogues. Pour Eric Nsengiyumva, "il faut que ces enfants sachent que ce sont des produits toxiques. C'est un bon moment d'arrêter ça. Les parents je parle de l'approche et de la stigmatisation. Les enfants sont parfois victimes de la stigmatisation. Il faut que les parents comprennent ces enfants. Par contre, il faut avoir recours aux psychologues, aux experts, aux médecins et surtout il faut que les autorités évaluent certaines drogues". Selon des spécialistes, les parents peuvent empêcher les enfants de consommer de la drogue en leur parlant ouvertement des risques encourus avec la consommation de tels produits, et aider ainsi les enfants à sortir de cette situation. Les mêmes spécialistes appellent également les autorités à punir sévèrement les trafiquants de drogues. Christophe Nkurunziza, correspondant à Bujumbura